

Le roi est mort, vive les citoyens !

Le roi se meurt

Cyrielle Dodet

Number 148 (3), 2013

Hors de Montréal, *point de salut* ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70173ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dodet, C. (2013). Review of [Le roi est mort, vive les citoyens ! / *Le roi se meurt*]. *Jeu*, (148), 35–37.

Le roi se meurt

TEXTE EUGÈNE IONESCO / MISE EN SCÈNE FRÉDÉRIC DUBOIS, ASSISTÉ DE STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE
DÉCORS ANICK LA BISSONNIÈRE / ÉCLAIRAGES MARTIN LABRECQUE / COSTUMES LINDA BRUNELLE
MUSIQUE PASCAL ROBITAILLE / MAQUILLAGES FLORENCE CORNET / PERRUQUES RACHEL TREMBLAY
CONSEILLER DRAMATURGIQUE PAUL LEFEBVRE
AVEC VIOLETTE CHAUVEAU, PATRICE DUBOIS, KATHLEEN FORTIN, BENOÎT MCGINNIS,
ÉMILIE NÉRON ET ISABELLE VINCENT.
PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, PRÉSENTÉE DU 15 JANVIER AU 9 FÉVRIER 2013.

CYRIELLE
DODET

LE ROI EST MORT, VIVE LES CITOYENS !

Promis à une mort imminente, Eugène Ionesco écrit très rapidement *Le roi se meurt* sur son lit d'hôpital en 1962. Son heure n'était pas venue, mais sa pièce en un acte porte bien des marques de cette expérience extraordinaire. Entouré de cinq de ses sujets les plus proches, le roi Bérenger 1^{er} prend conscience de sa mort prochaine et finit par l'accepter, après un temps de déni, puis de révolte. Cette étrange cérémonie d'abnégation est placée sous le signe de l'excès. La progression dramatique de la pièce est singulièrement mince puisque sa mort annoncée va finir par avoir lieu, ce que souligne le compte à rebours égrené par ses deux épouses, son médecin, son garde et Juliette, sa servante et infirmière.

Ce roi est une métaphore de la condition humaine – d'ailleurs le nom du roi traverse l'œuvre théâtrale ionescienne : Bérenger est, entre autres, le protagoniste de *Rhinocéros*. C'est une façon de dire que tout être humain règne sur son propre monde et que chacun, par sa mort, en provoquera le déclin. Si Bérenger 1^{er} a bâti son royaume avec une énergie et une ambition démiurgiques, il demeure mortel. Sa disparition entraîne inéluctablement celle du monde qu'il a construit, ce qui relativise fortement le pouvoir conquis

et exercé au cours de sa vie terrestre. Ionesco allège cette trame grave par la démesure de ce roi qui fut, pendant son existence de 283 ans, à la fois Homère et Shakespeare. Ces excès rendent son destin extravagant, voire fantastique. Ils amplifient la portée de ses renoncements de façon comique et, par endroits, grotesque.

Après avoir monté *la Cantatrice chauve*, *la Leçon* et *Jacques ou la soumission*, Frédéric Dubois aborde de façon engagée ce texte qui compte parmi les derniers d'Ionesco. Sa mise en scène au TNM s'inscrit au rebours de certaines évidences interprétatives. Une part de la distribution peut étonner au premier abord. Le roi, interprété par Benoît McGinnis, est un jeune homme dans la trentaine, qui porte ses longs cheveux lâches, même si le texte d'Ionesco souligne son grand âge. En outre, si le garde du royaume représente l'ordre, la loi et la force, il est campé par un adolescent qu'incarne le jeune Émilien Néron. Cette relecture du texte ionescien interroge avec pertinence les enjeux générationnels. En offrant le rôle principal à un jeune comédien, le metteur en scène souligne que l'appréhension de la mort n'est pas l'apanage de personnes âgées dégarnies et grabataires. L'homme

qui craint la mort n'a pas d'âge, même à notre époque où l'illusion de pouvoir étirer la vie *ad libitum* est forte. Les longs cheveux bruns du roi ne cessent de rappeler que la pleine réalisation de son existence et la crainte de ne pas durer appartiennent à chacun, toutes générations confondues. Dans le programme du spectacle, Frédéric Dubois précise que ce « roi a [s]on âge parce que c'est triste de ne pas avoir pu vivre complètement ». Sa mise en scène articule de façon inextricable ce drame intime existentiel et sa dimension sociopolitique. À la fois hommage et dépassement, cette proposition marque, par ses irrévérances, une fidélité au théâtre grinçant et loufoque d'Ionesco.

Les fastes du déclin

La vaste scène dépouillée du TNM déploie une pompe royale, pour mieux faire sentir comment ce royaume s'amenuise rapidement. Les murs du fond du plateau sont recouverts d'un miroir, évoquant une galerie des glaces vêtue qui reflète les comédiens et tous les spectateurs assis au parterre. Les costumes sont stylisés dans un esprit quelque peu gothique qui ménage certaines surprises. Une chaise de bureau à roulettes constitue, par exemple, le trône du roi, qui a pour pantoufles de simples sandales : elles ne l'empêchent nullement d'attraper froid dans ce palais ouvert aux quatre vents. Juliette et le garde mis à part, le personnel royal semble figé dans une palette chromatique allant du noir au blanc et déclinant toutes les nuances de gris. Dans la dernière partie de la pièce, où le roi, seul, accueille la mort qu'il vient d'accepter, ces teintes se fondent dans les brumes qui finissent par l'engloutir en fond de scène, lorsqu'il passe de l'autre côté des miroirs.

De façon ironique, le langage peine à se défaire des fastes royaux. Bérenger 1^{er} s'efforce de formuler l'expérience qu'il traverse : « [...] je veux dire que je meurs, je n'arrive pas à le dire, je ne fais que de la littérature. » Le langage se referme comme un piège sur le roi, qui semble incapable d'exprimer, de mettre à distance et de rationaliser la contradiction qui l'accule à dire qu'il se meurt. La pièce travaille la langue pour essayer de saisir avec des mots justes cette ultime épreuve. Certains choix de mise en scène étirent cette lente résignation : la traversée de la passerelle menant à la mort s'éternise, car apprendre à mourir prend du temps.

De savoureux anachronismes marquent des ruptures avec l'époque imprécise, « vaguement gothique », de la pièce, comme indiqué dans la didascalie liminaire. L'aspirateur à main avec lequel Juliette, incarnée par Kathleen Fortin, ramasse les

débris du royaume souligne, par son format, l'inutilité de tenter d'infléchir cette ruine irréversible. Le clin d'œil prête à sourire. De plus, seuls les deux représentants du peuple, Juliette et le garde, portent des accessoires décalés et des couleurs. Ils se détachent, visuellement du moins, de ce régime encore en exercice, mais qui semble passé de mode. Bien que les personnages entourant le roi n'aient pas d'existence tout à fait autonome puisqu'ils disparaissent quand le roi se résigne à mourir, la distinction chromatique est signifiante.

Assez de mourir !

Faire mourir un roi n'est en effet pas innocent. Dans sa mise en scène, Frédéric Dubois rend tout à fait poreuses les limites entre la scène et la salle. Les miroirs convient le reflet des spectateurs sur le plateau, alors que certains passages sont joués au balcon et que l'entrée solennelle des deux reines s'effectue par les allées du parterre. D'immenses traînes couvrant toute la surface de ces allées sont attachées à leurs robes. Le public devient une société spectatrice, dont l'espace est envahi, sollicité, remis en question et renvoyé à son immobilisme. Assister à la mort de ce roi revient à prendre conscience qu'il faut agir pour tuer également le corps symbolique d'un pouvoir tyrannique, sans quoi les rois se suivent et la léthargie demeure. En plaçant en exergue de son mot du metteur en scène la célèbre citation de Claude Péloquin, « Vous êtes pas écœurés de mourir, bande de caves ? C'est assez ! », Frédéric Dubois incite au réveil et souligne que l'inertie des citoyens est partagée par toutes les générations. Il y a 40 ans, le peintre Jordi Bonet inscrivait cette même phrase sur la murale du Grand Théâtre de Québec. Cette fois, c'est au sein même du théâtre que la mise en scène de Frédéric Dubois tend un miroir éloquent et pertinent aux spectateurs. Le roi est mort, pourquoi rester en son absence des sujets passifs ? Le miroir embrasse aussi le Théâtre du Nouveau Monde et vise à grossir une partie de ses traits avec justesse. *Le roi se meurt* constitue une mise en garde contre l'insidieux déclin qui menace le TNM. Si la saison 2013-2014 propose surtout des reprises et des classiques, bref des spectacles « condamnés au triomphe¹ » pour reprendre la formule de Lorraine Pintal dans un entretien accordé à *La Presse*, cette programmation risque de réduire à peau de chagrin la force subversive du théâtre. Frédéric Dubois tire parti du théâtre corrosif d'Ionesco pour lancer cet avertissement. ■

1. Entretien avec Luc Boulanger, publié le 8 avril 2013 : « La saison 2013-2014 du TNM : un théâtre en mutation ».



Le roi se meurt d'Ionesco, mis en scène par Frédéric Dubois (TNM, 2013). Sur la photo : Kathleen Fortin, Benoît McGinnis, Patrice Dubois, Violette Chauveau, Isabelle Vincent et Émilien Néron. © Yves Renaud.